

nous nous en apercevons. Le guide seul retourne, et quand il me rejoignit j'avais établi un pont sur un nouveau marécage que nous traversons cette fois sans encombre. Il est une heure passée quand nous atteignons « Flat Creek ». Pour permettre à notre cheval de gravir le rivage « à pic » de ce ruisseau, nous lui enlevons sa charge, puis le laissons paître pendant que, nous aussi, nous refaisons nos forces.

Comme je désirais atteindre Testlin le jour même, aussitôt notre maigre dîner fini, nous chargeons de nouveau les bagages et en route. Le terrain est des plus accidentés. Sur quelques milles de distance, nous ne faisons que gravir et descendre de hautes collines et traverser des ravins humides. L'inévitable marais nous barre le passage. Pendant quelque temps on cherche l'endroit le plus propice, puis on se décide à bâtir un pont d'une vingtaine de pieds de longueur. Il est fait de grandes perches et de branches placées en travers. Par mesure de précaution, on enlève la charge que l'on portera à dos pour la ficeler de nouveau quelques minutes plus tard. C'est la quatrième fois aujourd'hui que ce manège recommence et ce n'est pas fini. A peine un mille plus loin, dans un beau grand bois vert, voici devant nous un autre marécage qui semble être sur les bords du lac Testlin. Le terme prochain du voyage semble redoubler le courage ; sans hésiter on s'avance dans la boue pour sonder jusqu'à quelle profondeur le cheval pourra pénétrer avec sa charge. Dans ces terrains humides, nous enfonçons jusqu'à mi-jambes, et quand il y a davantage nous contournons les places dangereuses et parfois les couvrons d'un peu de borbier. Après avoir pataugé une demi-heure, force nous est faite de bâtir un nouveau pont de branches d'une vingtaine de pieds, soit une demi-heure de travail, et nous traversons le pont sans difficulté. Hélas ! le cheval frappe un tronc d'arbre et il tombe à la renverse avec sa charge. A mes côtés, je vois le terrain ferme qui borde le lac, aussi, après avoir relevé la bête et ficelé les bagages sur son dos, nous atteignons le lac Testlin en

si je le désire. — A 3 heures et à 7 heures 1/2 du soir, nouvelles instructions. Il faut faire répéter d'abord chaque article du *Credo* jusqu'à ce qu'ils le sachent ; ensuite, on en ajoute un second, et ainsi du reste. Jeunes et vieux sont attentifs, ils sauront bientôt le *Credo* tout entier. S. Pierre sera le patron de la mission de Testlin. Outre que j'offris ici le saint Sacrifice pour la première fois le jour de S. Pierre-aux-Liens, le premier innocent que le ciel m'a ravi à Testlin s'appelait Pierre.

*Dimanche 2 août.* — Messe à 10 heures. Le marchand et tous les sauvages assistent à la messe. Instruction sur le *Credo* et les obligations qui s'y rattachent ; entre autres la nécessité d'apprendre ce qu'il faut croire pour être sauvé. Hier soir, mon marchand m'offrait ses services comme interprète. Après la messe, il est confondu de sa témérité. A chacun son métier, mon vieux : toi, pour les affaires du temps ; le prêtre, pour les choses de l'éternité. Après la messe, je dîne avec mes sauvages. Charlie, ayant le mouchoir de soie blanc autour du cou et le reste à l'avenant, s'assied avec moi à une petite table, tandis que mon hôte Jack et sa femme mangent par terre.

A 3 heures, baptême d'une jeune enfant. C'est la troisième de cette famille que je baptise : le père et la mère ne sont pas encore suffisamment instruits, je ne les baptiserai que l'an prochain.

A 4 heures, plusieurs sauvages et sauvagesses prennent place avec moi dans une embarcation et nous allons visiter le cimetière. « Père, me dit un sauvage, tout ce monde-là va s'ennuyer quand tu seras parti. » En effet, la bonne nouvelle que j'apporte semble unir les cœurs et je ne fus jamais plus à l'aise qu'au milieu de ces braves gens. Daigne le Seigneur conserver et faire fructifier ces heureuses dispositions. Rendu au cimetière, je bénis la tombe de mon petit Pierre que j'ai baptisé l'an dernier et qui, ce printemps, est mort avant ma première visite à Testlin. Fleur d'innocence trop tôt cueillie par le ciel, à cause de toi

froid. Une gelée blanche s'annonce pour demain matin. En attendant, prière et souper terminés, nous nous enfonçons sous la tente.

*31 juillet, vendredi.* — Dernier jour. Jour de pénitence. A peine a-t-on parcouru un mille qu'un marais nous barre le passage. Après avoir sondé quelques cents pieds de ce marécage, nous trouvons un endroit guéable et pendant une heure nous voyageons sans difficulté. J'étais à l'avant, abattant un arbre par-ci par-là et sondant le terrain, quand soudain la clochette suspendue au cou du cheval semble faire plus de bruit que de coutume. Retournant sur mes pas, j'aperçois le cheval quasi sur le dos se débattant dans un « ventre de bœuf », c'est-à-dire dans du sable mouvant tout pénétré d'eau. Je ne suis pas sans inquiétude tout d'abord, car je connais les traîtrises de cette sorte de terrain. Ce n'est qu'au prix de grandes difficultés que j'atteins les courroies et enlève les bagages. Le plus difficile encore est de retirer la bête. Plus elle se débat, plus elle semble enfoncer. C'est l'enlissement. Tout en multipliant mes efforts, je tire des plans. Tandis que le guide soulève l'arrière de la monture avec une perche, je tire en avant sur un grand câble attaché au cou du cheval. Je parviens à lui faire poser les pattes de devant sur quelque chose d'un peu solide. Là nous faisons tous un suprême effort et parvenons enfin à retirer notre coursier du précipice. « Chat échaudé craint l'eau froide. » Le terrain n'est pas sûr à quelque cinq cents pieds ; aussi le cheval s'en va « tout à la douce » et c'est nous qui portons nos bagages sur nos épaules. Ce passage dangereux franchi, de nouveau nous ficelons les bagages et marchons deux milles sans encombre, jusqu'à ce qu'un étroit marécage nous barre le passage. A la hâte je bâtis un pont, oh ! un pauvre pont : le cheval a failli y rester empêtré, et, dans son élan pour s'en tirer, il me renversa et faillit me piétiner dans la boue. Au milieu de tous ces incidents, je perds mon unique petite chaudière à thé, et ce n'est qu'un mille plus loin que

pieds sur laquelle est bâti le petit village sauvage. Au haut tout le monde est réuni pour serrer la main du missionnaire. Je reconnais tous ceux que j'ai vus l'an dernier à Atlin, y compris les nombreux enfants que j'ai baptisés. Après avoir dit à chacun : « *Ug too yugà ug su ten i* : Mon cœur est content parce que je t'ai vu » ; et avoir entendu : « *Goonuhlsheech* : Merci », un sauvage, Jack Jackson, le propriétaire de la plus belle habitation, m'invite à loger chez lui. Deux grosses lampes sont allumées, et tout le monde de m'entourer de nouveau. Je leur donne des nouvelles de leurs amis d'Atlin, console les affligés qui ont perdu un membre de la famille, leur dis que trois fois par jour je leur communiquerai la bonne nouvelle ; puis j'invitai tout le monde à s'agenouiller et à réciter avec moi le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*, que la plupart entendaient pour la première fois dans leur langue maternelle. Tout le monde se retire ; mon hôte m'offre le thé et met son lit à ma disposition, après l'avoir paré de son mieux. Quant à lui, il se réserve le plancher pour couchette.

*Samedi 1<sup>er</sup> août.* S. Pierre-aux-Liens. — La messe, la première dite à Testlin, devait avoir lieu à 8 heures. Mais avant que l'autel, fabriqué le matin même, fût prêt, il était près de 9 heures. Tout le monde du village était présent à l'office divin, tous assistèrent avec un religieux recueillement, admirant en même temps les grandes et belles saintes images et le magnifique catéchisme en images qui faisaient le fond de mon autel. A l'Evangile, je leur dis combien j'étais heureux d'être au milieu d'eux, et de les voir tous groupés autour du prêtre catholique venu leur apprendre ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire pour être sauvé. Puis je leur expliquai brièvement le *Credo* que je leur fis réciter à plusieurs reprises. Après l'office du matin, je me dirigeai vers le magasin du poste, situé à quelques cents verges du village sauvage. Le marchand qui est venu me serrer la main et me souhaiter la bienvenue hier soir m'a invité à aller manger et loger chez lui

moins d'une demi-heure. Deux milles de traverse nous séparent du village sauvage. Ici pas d'embarcation, pas de pâturage à proximité pour le cheval. Pendant que je cherche à travers bois pour trouver de l'herbe, le guide fait un feu immense sur la grève pour attirer l'attention des sauvages de l'autre côté. C'est le signal convenu. Tout en prenant notre collation du soir, nous interrogeons l'horizon : rien n'apparaît. J'avoue que la perspective de camper ne me sourit guère après les péripéties de la journée et notre attente de traverser sans retard. Le guide me dit que les vagues sont menaçantes ; la journée de pénitence n'est pas finie, semble-t-il. Soudain, quelle n'est pas ma joie de voir une embarcation contournant une pointe à quelques cents pieds de nous. Sitôt qu'elle toucha le sol, j'étais là pour serrer la main et manifester ma joie aux deux sauvages venus à notre secours. L'un d'eux, Charlie Jackson, encore inconnu et païen, me dit : « Il y a longtemps que j'entends parler de toi et que je veux te voir. Je suis content : je t'ai vu. » — « Je travaillais, ajouta-t-il, quand ce soir on me dit : « Le prêtre catholique est de l'autre côté. » Je me suis de suite changé un peu, et, avant de prendre mon souper, je suis venu ici pour toi. » Ce brave homme, je l'appellerai Tobie quand je le baptiserai.

Quelques minutes ont suffi pour jeter le bagage dans le canot, et bientôt rames et avirons nous portent rapidement au terme du voyage. Les vagues semblent devenir de plus en plus dangereuses, et tout de même mes canotiers me font voir du nouveau en navigation : ils prêtent le flanc de leur embarcation à ces vagues, se contentant de donner un peu de la proue quand une vague plus forte que les autres vient nous atteindre. Je dis parfois « big waves » avec un certain désir d'attirer l'attention du capitaine. Je multiplie surtout les oraisons jaculatoires et m'abandonne aux desseins de Dieu. Après une demi-heure de ce voyage tantôt dans le creux, tantôt sur la crête des vagues, nous débarquons au pied d'une falaise d'une cinquantaine de

près de sa cabane. Comme on s'éloignait du rivage les chapeaux, les mouchoirs s'agitent. J'ai le cœur autant ballotté par l'émotion que notre embarcation l'est par les vagues courroucées. Je redis avec joie et reconnaissance le *Magnificat* : « *Fecit mihi magna.* » Pour l'enfant des bois Dieu a fait de grandes choses. A ces petits, à ces délaissés, il a fait connaître, admirer et aimer la vérité qui conduit au salut éternel.

Le retour s'effectua sans accidents. Le fils adoptif du grand Chef et celui du Testlin-chief me sont confiés pour l'école. *Deo gratias !*

J. ALLARD, O. M. I.



## CANADA



### L'heure d'adoration des ouvriers à l'église Saint-Sauveur de Québec.



Une cérémonie sans pareille en Canada, c'est celle qui se renouvelle chaque premier vendredi du mois à Saint-Sauveur, depuis le 30 juin 1905. Quand on a l'avantage d'y assister une fois, on veut y assister toujours, tellement on en sort meilleur, au contact de ces braves ouvriers, à qui revient tout l'honneur de cette incomparable démonstration religieuse qui groupe au pied de l'autel du Sacré-Cœur plusieurs milliers d'hommes et de jeunes gens.

Il n'est pas exagéré de dire qu'hier soir, vendredi 2 juillet, dans l'église de Saint-Sauveur, si belle et si vaste, une foule énorme d'ouvriers, de tout métier, la plupart en habit de travail, quelques-uns avec leur petite

## VICARIAT DU YUKON

---

### Mission de Testlin.

---

**Lettre du R. P. J. Allard au R. P. E. Bunoz,  
Vicaire des missions.**

RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Le voyage de Testlin est accompli. Voyage de misère, heureux voyage, dit-on. Parti d'Atlin le 28 juillet à midi, j'arrivai à Testlin le 31 juillet vers les 9 heures du soir. La distance parcourue est d'à peu près 80 milles.

Voici comment le trajet se fit. Un guide et un cheval furent mes compagnons de voyage. Le guide William Taker, mon plus grand élève, âgé de 18 ans, connaissait très bien la route. Le cheval, propriété d'un sauvage, était assez habitué à porter une charge sur son dos, mais les sentiers que nous devons parcourir n'étaient pas habitués à voir pareil mode de voyage. A part un sauvage qui passa ici il y a quelques années avec un « brancho », seuls les sauvages eux-mêmes avec leurs chiens parcourent ces sentiers.

Le premier jour fut le plus facile, on ne couvrit que les 12 milles entre Atlin et Otter-Creek, où voyageurs et monture reçurent une cordiale hospitalité chez M. et Mme Malouin.

29 juillet. — A 4 h. 1/2 du matin le cheval était soigné, mais la pluie et le temps d'aiguiser une hache retardèrent notre départ jusqu'à 8 h. En passant par Bolder je visite

le charitable M. Obalski qui me pourvoit de guêtres, d'un imperméable et d'un sac de voyage plein de bonnes choses. Après avoir quitté Otter et Bolder Creek, nous montons jusqu'à la tête de Ruby Creek distante de 8 milles. Le Creek traversé, nous nous lançons dans une forêt de petites branches qui s'élèvent jusqu'à la ceinture, parfois jusqu'à nos épaules. Ayant chevauché ainsi près d'une heure sans aucun sentier, à midi nous arrivons sur le bord d'un petit lac. Une petite pluie fine nous fait faire halte, pendant près d'une demi-heure, sous un petit arbre, tout en prenant un frugal repas froid. On se remet en route. Il reste encore quelques milles à faire dans la vallée des broussailles jusqu'à ce qu'on arrive à un torrent impétueux que nous traversons pour gravir ensuite les flancs abrupts d'une haute montagne. Pendant plusieurs heures nous voyageons sur ce plan incliné, rencontrant la source des petits cours d'eau qui se déversent dans le lac « Surprise ». Malheureusement les feux de forêt ont recouvert ou effacé toute trace de sentier et jusqu'à 4 h. 1/2 nous allons un peu à l'aventure. Devant nous se trouve une vallée presque complètement déboisée que nous dévalons, en sorte que le trajet est facile jusqu'au poste de relai que nous atteignons à 7 h. 1/2. Des cendres et quelques pieux plantés en terre nous indiquent le lieu de notre repos pour la nuit. Heureusement qu'un sauvage m'a chargé de lui apporter une tente ; comme un orage se dessine à l'horizon, je juge prudent de jeter cette tente sur six petits piquets fichés en terre. Voilà la demeure de la nuit prête pour mon guide et pour moi. En prenant notre souper nous sommes incommodés par la fumée, toutefois c'est la seule protection efficace que nous ayons contre les moustiques enragés qui nous harcèlent. Même difficulté pour réciter l'office du jour et faire une courte prière, mais bientôt on se glisse sous la tente où l'on se repose des fatigues du jour.

*Jeudi 30 juillet.* — Après un léger déjeuner, le cheval est rechargé et nous entreprenons le troisième jour du



voyage. La vallée d'hier semble agrandie et embellie. Pendant près d'une heure nous avançons rapidement et agréablement. Pour ajouter aux charmes du voyage nous rencontrons un « prospecteur » de « Consolation Creek » qui s'en va en quête de provisions. Il fait bon de rencontrer un blanc dans les bois et de pouvoir lui dire un mot. Notre belle vallée encadrée par des montagnes couvertes de neiges perpétuelles se termine par un marécage qui nous oblige à patauger dans l'eau et la boue sur plus d'un mille de longueur. A travers ce marécage coule un filet d'eau qui va s'agrandissant en s'approchant du lac « Luckon » et qui porte assez d'or pour mériter le nom de « Consolation Creek ». Bientôt Consolation Creek est resserré entre deux montagnes et force nous est de gravir le flanc de l'une d'elles. Ici, nous voyageons à pied sec, mais une difficulté nouvelle se présente. La tempête semble avoir pris plaisir à renverser et croiser les arbres à travers notre sentier. On tâtonne un peu. On fait des tours et des détours. Par-ci, par-là, on abat un arbre trop gênant, ou l'on taille les branches qui barrent le chemin. Cette passe difficile franchie, nous parcourons quelques milles dans une magnifique forêt de gros arbres verts. Grâce à ma hache, j'avais une avance de près d'un quart de mille sur mon compagnon qui conduisait le cheval. Le guide vint en courant m'avertir que notre chargement avait changé de place. Au lieu d'être sur le dos du cheval, il était sous son ventre. Il fallait retourner en toute hâte vers la monture empêtrée, et, sans attendre la fin de la pluie, enlever la charge puis la replacer solidement sur le dos du cheval. Une demi-heure avait suffi pour réparer le mal et nous repartîmes de nouveau à travers notre magnifique forêt. Vers midi nous atteignons un marécage longeant un petit lac ; un mille de ce marécage nous sépare du grand lac « Sucker » ou « Gladys ». On se lance dans le marécage, mais bientôt le cheval n'a plus de force, il s'enfonce et tombe sur le côté. On essaie de le relever : peine inutile,

nous sommes sur un abîme sans fond. Le débarrasser de sa charge, le diriger vers un endroit plus résistant et l'aider à se relever fut l'affaire de dix minutes. Pour quelques centaines de pieds guide et monture marchent en acrobates de butte branlante en butte branlante, redoutant à tout instant un nouveau plongeon. Ce fut avec un soupir de réelle satisfaction que l'on mit enfin le pied sur le terrain solide. On traversa sans hésiter l'embouchure d'un cours d'eau qui nous mouillait jusqu'aux genoux, afin de faire disparaître sur nos chaussures et nos vêtements les vilaines traces du marécage. Un mille parcouru sur la magnifique grève sablonneuse du lac Sucker nous eut bientôt fait oublier l'accident. Nous sommes à l'extrémité d'un beau grand lac d'une trentaine de milles de longueur. Nous marchons sur une presqu'île d'une centaine de pieds de largeur qui sépare le grand lac Sucker d'un autre petit lac de quelques milles seulement de longueur. L'endroit est idéal et l'heure favorable, aussi en profite-t-on pour refaire ses forces. Pendant une heure et demie on se repose tout en jouissant d'un panorama des plus magnifiques.

Au bout de notre jolie presqu'île, un détroit de deux cents pieds nous barre le passage. Les sauvages ayant eu l'heureuse idée de faire un pont pour les piétons, nous portons les bagages sur notre dos et le cheval traverse l'eau. Au retour, il traversera les bagages lui-même, car l'eau est peu profonde.

L'après-midi se passe sans incident. Nous montons parfois des collines hautes et abruptes, mais aussi nous parcourons de grands vallons peu accidentés. A 7 h. 1/2 du soir, arrêt pour le campement sur la lisière d'un grand bois. A nos pieds murmure un petit ruisseau dont le bruit seul fait soupçonner la présence, tant il est bien caché dans son épais taillis de branches vertes. A travers les montagnes, une étroite vallée nous permet de contempler l'incomparable crépuscule des pays du Nord. C'est à faire rêver une âme d'ermite. Mais il est neuf heures et il fait

produire dans leurs actes les leçons saintes que je leur ai données. Je suis venu au nom de Dieu, c'est le grand Chef de son Eglise qui m'a envoyé. Je vous ai fait connaître la parole de Dieu : « *Diei ankan, Yokotung ai*. Prenez soin de la parole de Dieu et Dieu prendra soin de vous. » Je crois que nos cœurs battaient à l'unisson. Pour moi j'étais passablement ému quand je les bénis avant de les congédier. Et je ne m'attendais pas à voir le respect, la confiance et la reconnaissance que je vis. En me souhaitant le bonsoir, plusieurs prennent ma main pour la porter à leurs lèvres. Un plus grand nombre me demandent de prier pour eux et les termes avec lesquels ils s'expriment me font comprendre la sagesse de l'Eglise qui exige de ses missionnaires une vie de perfection. Je croyais la journée finie, mais elle se prolongea encore quelque temps. Chacun m'apporta le tribut de sa reconnaissance. On m'apporta surtout des souliers mous (mocassins), du saumon, du poisson blanc et des articles de fantaisie utiles dans une sacristie. Mais tout en apportant ces objets on causait et semblait vouloir ne plus quitter le missionnaire. Je ne les pressais pas de mon côté, j'étais moi-même heureux de prolonger ce dernier entretien avec des âmes si sympathiques ; et il était dix heures du soir quand on me permit de prendre des forces pour le lendemain.

Le lendemain, mercredi 5 août, je dis la messe à six heures. Tout le monde est là, bien que ce soit une heure et demie plus tôt que d'habitude. Il ne faut pas oublier que le sauvage à la chasse est à l'ouvrage, mais qu'au camp il est au repos et se lève habituellement tard. Cette fois-ci il se leva de bonne heure pour assister à la grande prière du prêtre catholique, entendre une dernière instruction et serrer la main du prêtre une dernière fois. Vers les huit heures je prenais place dans l'embarcation avec le guide et nos bagages, avec l'aide de deux canotiers. Pendant que tout le monde se tenait sur la rive, le chef et un associé hissèrent un pavillon immense au haut d'un mât planté

et de ton glorieux Patron, nous attendons du ciel secours et protection pour la mission St-Pierre de Testlin. Après avoir béni la tombe et récité les prières d'usage, la pensée que je suis en présence d'une enveloppe mortelle dont l'âme un instant captive jouit maintenant de l'éternelle vue de Dieu, fait monter la joie de mon cœur sur mes lèvres et j'entonne le : « Laudate pueri Dominum. » — Puis j'invite tout le monde à s'agenouiller et à prier pour l'âme de leurs frères défunts. Un « prospecteur » catholique du nom de Mich Murray, dont la cabane est près du magasin, a laissé l'ordre de livrer sa demeure à l'usage du missionnaire quand il viendra visiter Testlin. Les domiciles ne me font pas défaut. Cette nuit-là je couche dans ma nouvelle habitation.

*Lundi 3 août.* — Deux sauvages arrivés d'Atlin hier soir m'apprennent que mon cheval est quelque part à une quinzaine de milles dans les bois, en frais de retourner à Atlin. Il a rompu les courroies qui le retenaient. Billy, mon guide, va à sa recherche et est assez heureux pour le ramener, tandis que je continue d'instruire les sauvages. De peur que pareil accident ne se répète, je fixe à demain le dernier jour de ma première visite à Testlin. Tous mes élèves font des efforts et presque tous ont pu apprendre de mémoire le *Credo* et les commandements. Entre temps le marchand est toujours complaisant. Il a pris du beau saumon. Il m'invite à en prendre autant qu'il m'en faudra. Je m'aperçois qu'il serait heureux si j'ouvrais une école à Testlin, malheureusement il n'y a ici que treize élèves, tandis qu'il y en a 24 à Atlin. Et puis le gouvernement ne supportera pas, j'en suis sûr, une petite école pour chaque place.

*Mardi 4 août.* — La dernière réunion comme d'habitude a lieu à 7 h. 1/2 du soir. Après une courte prière : quelques *Pater, Ave*, examen de conscience, acte de contrition et trois dizaines du chapelet, j'annonce à mes chères ouailles que c'est la dernière fois que je leur parle pour longtemps. Je leur recommande de conserver dans leur cœur et de